

IX

GENS DE THÉÂTRE

GRANDEUR ET DÉCADENCE D'UN DIRECTEUR  
A LA MODE

I

Marc Fournier, qui fut un gai camarade, ne fut pas un ami sérieux. Il se moquait trop de tout pour ne pas rire de l'amitié, ne croyant qu'à l'amitié entre homme et femme ; mais ce gai camarade était très agréable dans le jeu de la vie. Je n'ai jamais oublié une saison enchantée que nous avons passée à Cabourg en



compagnie de la belle Maria Garcia, chez Adolphe d'Ennery, alors maire de Cabourg. Il y avait là aussi d'autres figures à la mode : par exemple, cette femme d'infiniment d'esprit, madame Des Granges, qu'on disait la fiancée de d'Ennery. Vrai titre de roman à la Walter Scott.

Durant six semaines, ce ne furent que des cavalcades sur les vagues, comme sur les chevaux ; d'Ennery n'eut jamais plus d'esprit, lui qui en a eu tant à tous les quarts d'heure de sa vie. Les autres hommes et femmes lui donnaient joliment la réplique. Marc Fournier, aussi, éclatait en saillies, mais il ne fallait pas lui parler de la Porte-Saint-Martin, qui était devenue son enfer. La Porte-Saint-Martin faillit nous brouiller. C'était bien naturel ; je m'étais mis en quatre pour qu'il obtint le privilège. J'avais gentiment versé pour lui le cautionnement, car alors il y avait un cautionnement, hormis pour les théâtres gouvernés par l'État.

Grâce à Morny et à moi, voilà Marc Fournier au gouvernail. Il donne sa première représentation. J'étais convaincu qu'il m'enverrait au moins pour ce soir-là une stalle d'orchestre. Le soir, n'ayant rien reçu, je vais au théâtre et je paie une stalle un louis. Je le rencontre dans la coulisse.

— Il paraît, lui dis-je, que ton théâtre a été pris d'assaut, puisqu'il n'y avait pas de place pour moi ?

— Mais, me dit Marc Fournier en se tordant la moustache, m'as-tu jamais envoyé un fauteuil à tes premières représentations ?

— Tu as raison, mon cher ami, et tu m'apprends à vivre.

A une autre première représentation de la Porte-Saint-Martin, Marc Fournier m'envoya un fauteuil que je lui retournai, car il me parut moins cher de payer ma place.

Ce qui ne l'empêcha pas, plus tard, de m'écrire cette lettre :



« 1857.

» Mon cher ami,

» Avez-vous gardé des relations avec votre ancien empire et pouvez-vous, à tout prix, m'y trouver un coin, ce soir, à la première représentation de Mario Uchard ? Je ne connais personne dans ce pays-là et, cependant, j'ai promis aux deux plus beaux yeux de la terre de les placer, ce soir-là, comme deux étoiles, au vieux firmament de la Comédie-Française. J'ai parié, j'ai juré, ne me déshonorez pas. Recommandez ma prière à mademoiselle Garcia, elle qui sait qu'on tente quelquefois l'impossible pour lui être agréable.

» A vous,

» MARC FOURNIER. »

## II

Cet homme, très agréable, très amer, très jem'enfoutiste, m'était arrivé en droite ligne

de la Suisse, avec des airs de citoyen de Genève. Un peu plus, il eût mis sur ses cartes de visite : *Jean-Jacques-Marc Fournier*. Mais, celui-là, n'écrivit pas ses *Confessions*, quoiqu'il écrivit de main de maître. Il fut de la petite paroisse de l'*Artiste*, pour laquelle il collaborait beaucoup. Il jouait déjà l'homme revenu de tout, mais il n'y était pas allé. Ainsi, il le prenait de haut avec les femmes, les malmenant à tout propos. Selon lui, le mariage était un attrape-nigaud, qui donnait tout à la femme et rien à l'homme. Or, un jour, il vint me voir aux bureaux de l'*Artiste*, hôtel Pellaprat, quai Malaquais. Chose imprévue s'il en fut : il traînait gaillardement à son bras la jolie Delphine Baron qu'il avait épousée le matin même. Tous les deux étaient de belle humeur ; ils venaient me prier de déjeuner avec eux au Palais-Royal, chez Véfour. Ce fut le plus beau jour de la vie pour Delphine Baron, mais ce fut un beau jour sans lendemain. Delphine Baron aurait pu, il n'y a pas



longtemps, vous donner des nouvelles de ce mariage improvisé où elle joua le rôle de celle qui pleure.

On sait la vie de Marc Fournier à la Porte-Saint-Martin. Il se fit décorer un petit atelier du plus haut goût où on le trouvait tous les soirs en bonne compagnie. Il fut renversé par la Révolution du 4 Septembre. Je le retrouvai à la fondation de la *Gazette de Paris*, qui fut pendant six mois le journal le plus spirituel et qui tomba dans la banqueroute du banquier Palissandre, lequel, selon Marc Fournier, avait mis tout le monde dedans avant d'être mis dedans lui-même.

Un trait de la vie de Palissandre, en passant. A Mazas, Palissandre demanda au directeur de lui permettre de se distraire en tenant les livres de la maison. Or, ce grand financier, condamné pour faux, commit toute une série de faux en faveur du directeur, ce qui, naturellement, mit le directeur, complètement innocent, à la porte de Mazas, ce dont Palis-

sandre mourut de chagrin. Il avait fait des faux pour rien, pour le plaisir!

## III

Je l'ai dit, Marc Fournier, comme tant d'autres, a fait dans l'*Artiste* ses premières armes.

Ce journal lui doit plus d'un volume de critique alerte, fine, sensée, humoristique. Il y avait du Voltaire, du Racine et du Marc Fournier dans son esprit... Mais c'était l'inconstance même; il se passionnait pour une heure et retombait dans le scepticisme. Il ne croyait à rien, ni aux autres, ni à lui; il avait « l'indépendance de cœur » de Nestor Roqueplan. Il ne se rallia à aucune politique, témoin cette lettre qu'il m'écrivit en 1871 :

« Eh bien ! là, vrai, tu n'es pas très curieux de savoir ce que deviennent tes amis, mon cher philosophe!



» Si la petite cage à poulet où tu travailles, tous les matins, avec cette porte ouverte dans le dos, ne te tue pas avant l'année révolue, considère-toi comme plus fort qu'Alcide.

» Pour ma part, j'ai été bien près d'aller prendre pension chez Pluton.

» Mais arrivons à ce qui te touche.

» Je sais, qu'elle aussi, *la Gazette* est sauvée : qu'elle vivra et que tu vas naviguer dans les grandes eaux de Versailles. Tu as fait, hier, le manifeste de Périclès à Washington. Je t'ai lu avec toute l'attention du gourmet et tout l'intérêt de l'ami. Ce serait une page parfaite, si les conclusions en étaient plus nettes. Mais qui peut conclure aujourd'hui ? Le monde entier n'est-il pas au seuil de l'inconnu ? Ce n'est pas un mariage de raison avec la République qui refera à la France une virginité, et encore moins une fécondité — mais la loi fatale des faits l'y entraîne et il y a des courants qu'on ne remonte pas. Va donc pour la République ! Il fallait oser le dire hier, c'était

l'occasion ou jamais. Tu vois que j'ai bien mis de l'eau dans mon vin ! Seulement, je le maintiens, la République en France ne sera jamais une conclusion. Il est vrai que c'en est une pour M. Thiers, et que cela lui suffit. Hurlons donc avec les loups et moquons-nous du reste.

» Tu me mets parmi tes collaborateurs et tu as raison, car je m'honorerai toujours d'être au nombre de tes amis. Mais tu me places parmi les amants de la fantaisie et de l'imprévu, et cela me chiffonne ; quoique ancien directeur de théâtre, je croyais être en état d'écrire de la politique. Il n'est pas nécessaire pour cela, et tu en es la preuve, de gâcher serré comme un rédacteur des *Débats*. Crois-moi, cher ami, huit ans de *Comédie-Française* et seize ans de *Porte-Saint-Martin*, nous en ont plus appris dans l'art de gouverner l'homme que n'en eût fait un demi-siècle passé dans les ministères !

» MARC FOURNIER. »



Finissons cette petite portraiture par une des jolies lettres que Marc Fournier écrit quelques jours avant sa mort à la très spirituelle madame de Grandfort :

« Les splendeurs de mon couchant sont telles, m'écrivait-il, que je les prends pour une aurore.

. . . . .

» Voilà bien des si. C'est affaire à vous, qui êtes femme, d'y ajouter des mais... Quand je vous dis que vous êtes femme, c'est qu'on me l'affirme : moi je n'en sais rien ; je sais seulement que vous avez les plus beaux yeux du monde, et, avec ça, des ruses, des déroberments, des crochets, des tours et des détours, qui font de vous un de ces gibiers que les amateurs chassent avec un rare emportement, — jusqu'au jour où c'est le gibier lui-même qui les traque avec ce joli rire insolent qui est la fanfare de votre hallali ; voilà ce que je puis dire du mystère qui vous enveloppe,

n'étant pas de ceux à qui vous avez fait toucher du doigt la vérité.

» Où en êtes-vous comme santé ? Vous avez des bravoures de femme bien portante qui offrent mille dangers.

» Nous autres, moribonds, nous sommes bien moins en péril par ces temps extrêmes, que ceux qui se fient à leur santé...

» Je viens de passer deux nuits assis dans mon fauteuil, par suite d'un accès d'asthme ; je ne respire plus que bien juste ce qu'il faut pour ne pas mourir, et encore il y a des instants où il me semble que tout va s'arrêter.

. . . . .

» Quel vilain Jour de l'An ! la nuit qui vient sera la cinquième que j'aurai passée sans dormir et la plupart du temps hors de mon lit, ouvrant et fermant la bouche comme une carpe.

. . . . .

» Je prenais pour l'approche des hirondelles l'arrivée pure et simple du noir suppôt de la



mort chargé spécialement d'étrangler les vieillards.

» Mes forces sont à bout... mes yeux voient double, ma main tremble... Je n'ose vous dire adieu. Je vous dis au revoir; seulement, ça ne dépend plus que de vous. »

Marc Fournier, à toute extrémité, disait sans cesse : « Nous nous obstinons à vivre et c'est bien bête, puisque la mort est du voyage. »

Il s'est « obstiné » longtemps.

C'est à Saint-Mandé qu'il mourut, chez madame Brière de Boismont, après un séjour de trois années.

Son dernier mot fut celui-ci : « Dieu ! pourquoi pas ? »

## X

TH. BARRIÈRE, LAMBERT THIBOUST  
ET L'ESCADRON VOLANT DES HONNÊTES DAMES

## I

On sait que Théodore Barrière était un homme de beaucoup d'esprit; Lambert Thiboust n'en avait guère moins. Quelque peu enivrés de leurs triomphes pendant toute une période, la meilleure du second Empire, ils vivaient à plein cœur, fourrageant par-ci, fourrageant par-là, à travers les comédiennes et les courtisanes, ne sachant pas toujours le